

# Recueil de textes issus des ateliers du 25/11/2023 et 17/01/2024 d'écriture animés par Marie-Pascale Saillet en lien avec l'exposition «4 Rivières» d'Eric Giraudet de Boudemange



Marie-Pascale SAILLET

« 4 rivières se déversent - Dans le lointain  
paysage - 4 rivières endroit/envers- Nous  
ouvrent le passage »  
« L'eau de source – l'eau qui ressource –  
Ô l'eau douce – Eau qui mousse douce »  
« Crème douce et laiteuse -Peau de pierre  
dure – Paupières lourdes, sombres,  
fines – La nuit fut longue »  
« Une baignoire rose accueille – Un bébé  
rose plastique – Une eau court, bruyante –  
une rose rose artificielle »  
« Ici coulent 4 rivières – Là-bas restent les  
montagnes – où scintille la lumière – Là-  
bas courent les étagnes »  
« 4 rivières, 4 vers – 4 verres de vin – Vertu  
du raisin vert – Envers du vers vain »  
« Lève une main argentée – Lève un poing  
fermé – Sceptre du pouvoir populaire – Toc  
(truc d'artiste)»

25/11/2023

Consigne n°1

4 phrases de 4 mots

Audrey PELI

Tu glougloutes en dormant.  
Le rose m'incommode.  
Le bruit aquatique berce  
mon cœur battant fatigué.  
La crème est douce.  
Serviette éponge blanche immaculée.  
Peignoir de bain accroché.  
Je m'accroche au réel  
pour ne pas partir  
trop loin du bord.  
Il est des bruits  
qui me désengourdissent inlassablement.  
Se baigner au soleil.  
Rentrer dans l'eau.  
Sentir la chaleur solaire.  
Rire dans un éclat.  
S'enfoncer en terre.  
Humus doux et suintant.  
Je me décompose lentement  
au contact de l'eau.  
Telle une vieille barque  
en un bois pourri  
dont l'âme retourne  
là d'où elle vient.  
Le poing fermé brandit  
ma colère en dehors.  
Un jour je saurai  
Qui je suis vraiment  
Où je veux aller  
Ce que je fais  
En ce monde, éblouie.

Vague de l'âme  
Vague à l'âme  
L'âme d'une vague

Lame de vague furieuse  
Vague et lame fusionnent  
Pourquoi suis-je ici ?

C'est pas mon truc.  
Sens-tu leur chair ?  
Douce, rose et moelleuse  
Pleine de trop d'énergie.

# Villa du Parc

## **Consigne n°2**

**Départ imposé : « Il était une fois 4 rivières », chacune de ces rivières doit avoir des propriétés distinctes. Intégrer « Ici, la mort flotte comme un rêve » et « marcher sur la ligne de partage des eaux ».**

*Marie-Pascale SAILLET*

« C'était un pays où coulaient 4 rivières. C'était un lieu magique où l'on pouvait marcher sur la ligne de partage des eaux sans jamais rencontrer âme qui vive. Les fées et les korrigans habitaient cet espace après le départ des passants et des randonneurs solitaires avides de découverte.

La première rivière coulait à l'est. Elle puisait dans les rayons du soleil levant une puissance lumineuse qui a conduit les riverains à l'appeler « la rivière de la source qui-rit ». Ses eaux jaillissaient d'un petit trou dans la mousse. Elle glougloutait joliment avant de s'élançer dans la vallée. Sa fraîcheur inondait de douceur le voyageur fatigué. La seconde rivière partait vers le sud. Elle surgissait d'un gouffre profond. Elle grondait en dévalant les pentes jusqu'à la vallée où elle s'étendait, lascive, sous le soleil de midi, formant un lac tranquille. Son eau émeraude faisait le bonheur des troupeaux qui se reposaient sur ses rives quand le soleil se faisait trop brûlant. On l'appelait

« la gardienne ».

La troisième avait choisi les plages de l'ouest pour poursuivre sa route. Elle était puissante. Les orages de l'été lui faisaient quitter son lit. Boueuse, elle nourrissait la plaine qui vibrait sous juillet. Les maraîchers la vénéraient. Ils l'appelaient « La généreuse ».

La dernière, plus sombre et secrète, cheminaut sous le couvert des forêts. Vers le nord, elle filait, calme et glacée. Les brouillards lui tenaient lieu d'abri. Ici la mort flottait comme dans un rêve. On dit qu'elle murmurait à l'oreille des âmes mélancoliques les dernières paroles de leurs chers disparus. C'était « La rivière sans nom » ou « la rivière aux cent noms » car elle portait en son sein les voix multiples de ceux qu'on ne pouvait oublier.

Peu de gens connaissaient le secret de ces 4 rivières. Chacun savait le secret de la rivière qu'il chérissait, mais il ne serait venu à personne l'idée de s'aventurer au-delà des rives de sa préférée.

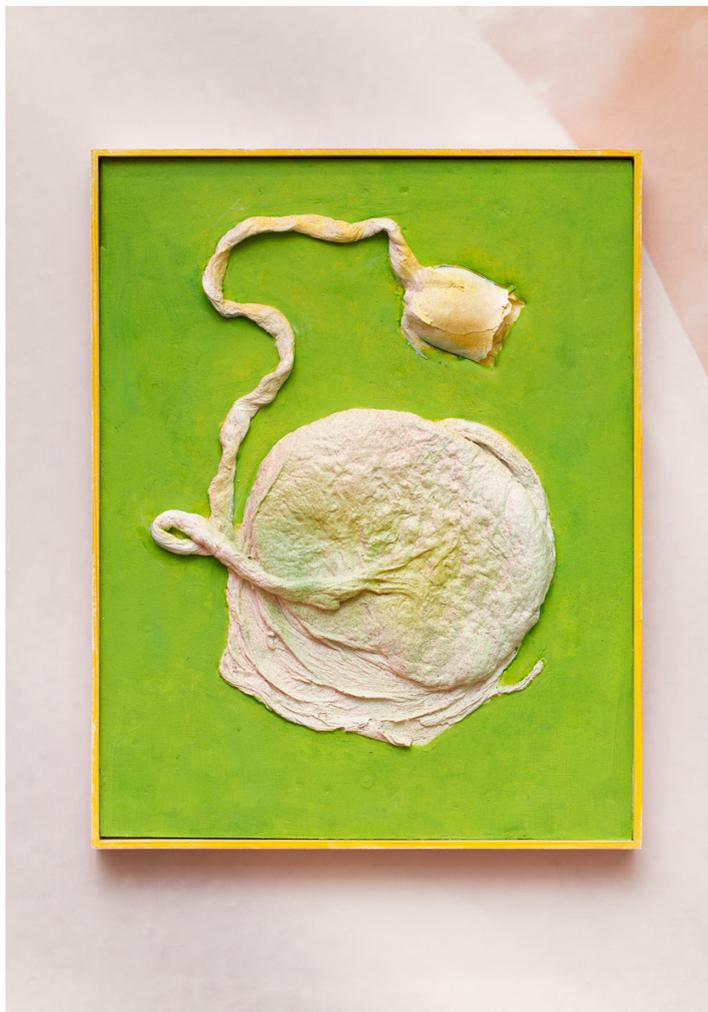
Un jour, pourtant, naquit une fillette aux cheveux couleur de soleil, aux yeux couleur de l'été. Elle était fine, vive et habile à éluder les questions que lui posaient sa mère et sa grand-mère quand elle rentrait le soir, cheveux emmêlés, pieds crottés, regard enfiévré et bouche scellée.

Certains l'ont vu, les pieds pris dans le courant de la Source-qui-rit. Elle y dansait en chantant à tue-tête dans un rayon de lumière dorée. D'autres l'ont vu couchée au milieu des troupeaux, boire aux pis des vaches le lait tiède, jouer avec les vipères et taquiner les chiens de berger sur les rives de la Gardienne. D'autres encore ont croisé sa route dans la plaine de terre grasse, lourde et noire. Elle patageait en riant dans la boue, faisant voler des perles noires sous la voute de l'arc-en-ciel.

Mais nul ne la vit jamais se couler auprès de la rivière-sans-nom. Bien sûr, on l'a vue sortir ou entrer dans les bois, le regard noir et profond, le pied plus léger qu'un murmure. Mais toujours, elle s'évanouissait entre les fûts sombres. C'est alors que la voix de la rivière se faisait fête à l'oreille des promeneurs solitaires.»

*Audrey PELI*

Il était une fois quatre rivières qui couraient dans le pays d'Ildunn. Elles formaient les frontières du canton de Sagasmard, dans lequel vivait depuis presque un siècle la Colonie Indépendante Anarchiste, généralement connue sous le nom de CIA. La population avait nommé ces quatre rivières du nom des quatre vieilles qui avaient fondé la colonie : Bavah, Maïa, Sasnag et Omoa. Chacune évoquait bien le



caractère de ces mères fondatrices.  
Maïa était une eau calme, douce, ses abords au printemps sentaient les fleurs de montagne. Les habitants de la CIA avaient pour habitude d'y installer leurs ruches : ils y récoltaient un miel connu à travers tout le pays d'Ildunn comme étant le plus puissant remède aux infections hivernales. Les gens s'y promenaient, y pique-niquaient volontiers et laissaient les enfants s'y baigner.  
Bavah, elle, était une eau de montagne tumultueuse : elle était souvent très boueuse, charriait des troncs noueux d'arbres foudroyés. Imprévisible, elle avait à plusieurs reprises emporté des pans de la Colonie si bien qu'au fil du temps, le territoire de la CIA s'était déplacé pour céder la place aux grands champs de boue qui apparaissaient à chaque printemps. Les habitants de la Colonie avaient fini par y faire des processions en vue de récolter le précieux limon et ensemercer leurs champs. Bavah finissait son chemin en se jetant dans Maïa. Celle-ci venait se déverser dans la mer tranquille d'Isadora, au sud du pays d'Ildunn. Quant aux rivières Sasnag et Omoa, elles étaient craintes par la population. Issue toutes deux d'une même source, les habitants n'osaient jamais aller marcher sur la ligne de partage des eaux. On dit que certains avaient été engloutis par le tumulte et que les rivières n'avaient jamais rendu les corps. Sasnag était une eau glaciale, elle s'écoulait tout au long d'éboulis noirs et effrayants qui créaient comme une entaille dans la montagne. De loin, on aurait dit une plaie ouverte et suintante. Quant à Omoa, les gens ne prononçaient jamais son nom en présence d'une femme enceinte, d'un nouveau-né ou d'une personne malade. La mort y flottait comme dans un rêve et il était dit qu'on ne s'en réveillait jamais. Aussi, les habitants ne l'approchaient que lors des processions qui fêtaient les morts, le jour de l'indépendance de la CIA.

17/01/2024

Consigne n°1

Poèmes sous forme d'acrostiche  
avec ÉRIC sans voyelle u et o

Isabelle BENEDETTI

État de la rivière, là-bas,  
Réelle présence,  
Invisible dédale,  
Criant sa limpidité.

Égérie de la vie,  
Relie les terres et les mers,  
Indispensable litanie des rivières,  
Cristalline pensées et fracas.  
Émiette les galets,  
Réanime la plaine,  
Imprègne les terrains,  
Clarifie les idées de la terre.

Marie-Pascale SAILLET

En effet, Éric erre  
Rarement rapide  
Il se terre  
Chez le vicaire

Empiler des bûches  
Raviver les flammes  
Inspirer - Expirer  
Chérir le vide et le sens

Écrire  
Rêver  
Imaginer  
Créer



Isabelle BENEDETTI

*Je suis né quelque part entre la nuit de Noël et le solstice d'hiver\**

J'étais sans doute une cellule au départ, je ne me souviens plus, tant la vie flotte comme dans un rêve.

Je suis né d'une étrange mère, dans un rang de maïs, à son extrémité. C'est du moins ce qu'il me semblait, tant mon regard était brouillé et peinait à se fixer, mon cerveau n'était peut-être pas tout à fait là.

L'iridescence que je percevais m'inondait de sa lumière. Je trempais et me remplissais de la source de vie, lentement filtrée par les plantes. Que de temps pour prendre forme !

Mais j'étais là, c'est sûr : je touchais le sol de mes pieds encore bien faibles. Ma bassine vitale était pleine de moi, un moi informe et en attente. Je me remplissais...

Quand on naît, habituellement, les anges sont passés et ont fermé nos yeux sur ce lent processus : on ne se souvient pas.

Mais pour moi, rien de tout cela, J'ai gardé la mémoire et tout le temps je me sens relié à cette eau qui me traverse et me remplit. Je la protège, je la transporte comme une fiole humaine...  
Je n'ai pas encore trouvé quel était mon usage.

Marie-Pascale SAILLET

*Je suis né quelque part entre la nuit de Noël et le solstice d'hiver\**. Ma mère avait été alertée de l'imminence de mon arrivée par une iridescence dans l'œil du chat couché près de la cheminée. L'âtre était chaud. L'air était sec. Seul le crépitement des flammes qui sculptaient le bois troublait le silence. La nuit peuplait la terre. Ses ténèbres ont envahi mon âme tandis que ma mère quittait la vie.

J'ai grandi la peau brûlée par la noirceur de mon forfait. Mon père ne m'a jamais pardonné d'avoir tué ma mère qu'il n'aimait guère mais dont il avait besoin pour les soins à donner à la terre, aux bêtes et au maïs.

Dans ce pays qui ruisselait sans répit, les feuilles coupantes du maïs avaient noirci. Je craignais la pluie. Je craignais le froid. Je restais à l'abri derrière le verre coloré des vitres de la maison familiale. Je cuisinais et cultivais des fleurs multicolores dans des vases en verre opalescent.

Arrivé à l'âge adulte, alors que l'on n'avait jamais souhaité mon anniversaire, j'ai choisi de m'engager aux établissements thermaux de la ville voisine. J'assurais le soin du linge. J'avais pour consigne de le rendre immaculé. Je m'y employais avec le plus grand sérieux. Je pris bien vite l'habitude d'errer dans les salles emplies d'eau, dans la vapeur tiède des bains. Peu à peu, mon esprit se livrait aux délices de la moiteur. Je me sentais glisser dans une douce torpeur. Mon corps aux muscles raidis par la haine qu'y avait accumulée mon père se ramollissait. Ma peau mua une première fois. Je quittais cette gangue de souffrance un jour de printemps. Je remisais cette pelure devenue verte par je ne sais quelle alchimie à la patère d'une salle emplie de gouttes colorées.  
Ici la vie flotte comme dans un rêve.  
Je fis d'autres mues qui alanguir mon corps à n'en plus finir. Je ne rentrais plus jamais à la ferme familiale et logeais dans une petite chambre aux établissements thermaux. Ma peau demeurait noire mais toutes les exhalaisons de mon corps émirent un parfum de rose. Et je sus que mon âme était guérie. Enfin guérie ! »

\*Phrases tirées du texte du film d'Éric de Boudemange

Crédit photo : Vues d'exposition d'Eric Giraudet de Boudemange par Aurélien Mole

